

CRÉTEIL



Avril 2000



SE RACONTE

3 La chasse aux cailles
au Mont-Mesly

4 1974 : Alain Sobel a
le choix entre un poste à
l'hôpital Henri Mondor,
et un autre en Californie

6 Le Palais magique
de mes cinq ans

10 KENNEDY
a rencontré sa femme,
dite « La Plumerette »,
à la Lévière

12 Rimes de nuit

14 « Le rire, c'est ce qui
rend les gosses heureux »

16 Quand le poète
Louis Guillaume habitait
« Villa Sébastien »

17 « Derrière les herbes
géantes, on se croirait
perdus au bout du monde »

18 Pierre Tchernia
et les Castors de Créteil

21 Créteil et son cinéma

24 Agenda

Les faisans du Mont-Mesly



Monsieur Charles Brayer est né à Paris en décembre 1906. Orphelin de mère à six mois, il est élevé avec son frère par ses grands-parents, oncles et tantes maternels, les Charrier, qui habitent au 106 rue de Brie. A partir de cette époque, il ne quitte plus Créteil. Son grand-père est horticulteur et y possède des terrains. Pour toute la famille, la nature, la terre, la culture ont beaucoup d'importance. Charles Brayer se rappelle aussi les parties de chasse avec ses oncles au Mont-Mesly, au milieu des champs de céréales. Gibier à plumes surtout (perdreux, faisans, cailles) et aussi quelques lapins de garenne. Les enfants s'écartent parfois des chasseurs, s'amuse, se perdent... Mais aucune inquiétude : le château d'eau (l'ancien) est un point de repère rassurant. En 1914, à l'école Victor Hugo, le Directeur s'appelle Charles Beuvin. Amédée Laplace est l'instituteur des "grands", Mme Savignat s'occupe des "petits" (M. Savignat est parti à la guerre). Charles Brayer, élève de Mme Savignat, remplit consciencieusement chaque soir sa mission : déposer la pile de "cahiers du jour" dans le landau du bébé de M. et Mme Savignat, au pied de l'escalier qui monte aux appartements des instituteurs. Années 60 : Créteil s'agrandit, mais cela ne va pas sans déchirements pour la famille. Les Charrier sont expropriés... Maigre consolation : leur nom est donné à une rue qui va de la rue de Brie à la rue du Petit-Bois. Seuls "vestiges" de la propriété : un noyer planté par le grand-père et un marronnier planté par son petit-fils. Tristesse aussi pour toute la famille de voir disparaître petit à petit les belles fermes briardes, les maraîchers, les champs. Souvenirs un à un effacés, et regrets que de la "bonne terre" soit ainsi ensevelie sous béton et goudron.

*Ces propos ont été
recueillis auprès de
Monsieur BRAYER
en juillet 1999.*



Créteil ou la Californie ?

*Alain SOBEL,
Maire-Adjoint à la Culture,
et professeur de Médecine
à l'hôpital Henri Mondor,
évoque ses premières
rencontres avec Créteil.*

Trois contacts brefs, espacés, et peu encourageants ont précédé mon installation définitive à Créteil. Le premier eut lieu en 1961. Je venais d'arriver à Paris en première année de médecine. J'avais une petite amie dont les parents étaient fort mal logés dans le 14^{ème} arrondissement comme encore souvent à l'époque. Un jour, Nicole m'annonce que sa famille va déménager à Maisons-Alfort, rue de Marne, dans des immeubles tout neufs. Ma première visite aux Planètes (car il s'agissait de ces immeubles), fut également la dernière. En métro, en bus, à pied, j'avais mis au moins deux heures à l'aller comme au retour. J'ai donc abandonné Nicole et Maisons-Alfort. En 1982, lors de mon installation dans le quartier du Halage, ma première promenade sur les quais de Marne m'amena devant ces immeubles que je reconnus immédiatement. Tout ce quartier à portée de RER et d'autoroute était devenu proche de Paris. En 1965, je choisis un stage d'étudiant chez André Bourguignon, un ami de la famille. Le stage avait lieu à l'hôpital Albert Chenevier à Créteil. Il était encore très difficile de s'y rendre depuis Paris, où je poursuivais mes études. Mais lorsque je passais sur la Nationale 19, une grande pancarte plantée dans les champs de maraîchers en face du stade et du cimetière m'intriguait: il s'agissait d'un permis de construire et d'un panneau explicatif mis en place par la municipalité du Général Billotte. Le panneau disait en substance " Ici on construira un centre hospitalo-universitaire ". Cet



1967



hôpital n'avait pas encore de nom. Le trajet me paraissait si long depuis Paris que je ne pouvais imaginer les pauvres confrères qui seraient amenés à travailler sur ce site. L'hôpital public, pour moi, c'était l'AP-HP intra-muros dont les établissements étaient joignables en métro ou en solex. Je n'aurais jamais cru que je passerais toute ma carrière de titulaire à l'endroit même où cette pancarte était plantée dans les champs fraîchement retournés.

*L'hôpital Henri Mondor en construction.
Photo : Vivre Ensemble.*

En décembre 1974, je rentrais pour la première fois dans cet hôpital Henri Mondor ouvert depuis cinq ans. J'arrivais de Californie du Sud (La Jolla, près de San Diego) où je gagnais chaque jour l'institut de recherche en bicyclette, chaussé de sandalettes et vêtu d'un tee-shirt. Ce 1^{er} décembre était un jour très pluvieux et très triste à Créteil. En quittant l'hôpital à la fin de la première journée, je ne pouvais échapper à la nostalgie de la Californie où je venais de refuser un poste à 25 000 dollars par an, ce qui était beaucoup pour l'époque et pour mon niveau de compétence. Je me souviens avoir pensé, tout en essayant de suivre la Nationale 19 que j'apercevais péniblement derrière les mauvais essuie-glaces de la 2 CV : “ dans un mois, jour pour jour, je dois avoir décidé définitivement si je reste ”. Quatre ans après, je m'installais dans le Val-de-Marne, et le premier décembre dernier, j'ai fêté 25 ans de présence à l'hôpital Henri Mondor au même étage, le 14^{ème}.



Le palais royal de Créteil

J'avais cinq ans, je ne manquais jamais un épisode de "Princesse Sarah" et je rêvais de châteaux avec des escaliers majestueux et des lustres étincelants, de frous-frous, de falbalas, de fanfreluches et de robes à volants garnies de rubans et de dentelles. Nous venions d'emménager à Créteil et ma sœur était née quelques jours après notre installation. Ma mère était très fatiguée et sortait peu, ce qui fait que les premiers temps, je ne connaissais de ma nouvelle ville que le chemin qui menait de ma maison à l'école, et je brûlais de découvrir mon nouvel environnement, surtout la mer, dont je n'entendais pas la rumeur, mais que j'imaginai pas loin, au détour d'une rue.

*" La mer ?
Mais, ma chérie,
il n'y a pas la mer
à Créteil "*

La mer ? Mais, ma chérie, il n'y a pas la mer à Créteil. Pas la mer à Créteil. J'étais atterrée. Je croyais que la mer était partout, qu'il suffisait de marcher un peu pour la trouver. Ainsi, il existait des endroits dans le monde où la mer n'existait pas. Ma mère prit un atlas. Alors je vis que la terre était vaste mais que la mer était juste au bord, c'est tout, et que tous ces gens qui se trouvaient au milieu n'avaient jamais vu la mer, que seuls des privilégiés habitaient le long des côtes, que j'avais fait un temps partie de ces privilégiés mais que maintenant j'étais condamnée à vivre sans elle. Non, pas au bord, reprit ma mère, qui alla, ce coup-ci, chercher un globe pour me montrer que les mers aussi étaient vastes et qu'elles entouraient la terre. Mais ce ne fut pas une consolation, car je voyais bien que



seuls ceux qui étaient au bord en profitaient. “ Mais à Créteil, il y a un lac ”. Un lac. Je n’avais jamais entendu parler de lac. Qu’est-ce que c’est un lac ? C’est une grande étendue d’eau, un peu comme la mer, quand je serai en forme, tu verras, on ira se promener jusqu’au lac. Quand ma mère fut sortie de la pièce, mon frère s’approcha de moi pour me dire, le lac, c’est de la merde. En réalité, ce qu’il y a d’intéressant à Créteil, c’est un palais, un vrai palais avec un roi et une reine, mais maman ne t’en a pas parlé parce qu’elle veut te faire une surprise, alors, pour l’instant, surtout, pas un mot, c’est un secret. Enfin, le jour tant attendu arriva. Je regardais ma mère préparer ma petite sœur pour sa première vraie sortie, et je voyais bien qu’elle lui mettait un joli petit ensemble mauve avec des chaussons assortis, pas une de ces grenouillères ordinaires qu’elle portait habituellement, et je savais que c’était pour qu’elle soit belle pour aller au palais. Alors, vite, je suis allée enfiler la robe de mon anniversaire et j’ai attaché mes cheveux en demi-queue avec la barrette décorée de ballons multicolores. Maman a souri en me voyant et elle a fait “ dis-donc, tu t’es mise sur ton trente-et-un pour aller au lac ”, mais elle ne m’a pas demandé d’aller me changer. C’était la preuve qu’on allait bien au palais mais qu’elle ne le disait pas à cause de la surprise. Sur le trajet, Maman allait devant en poussant le landau et moi je marchais derrière avec mon frère qui ne cessait d’exciter ma curiosité

*“ En réalité,
ce qu’il y a
d’intéressant
à Créteil,
c’est un palais,
un vrai palais
avec un roi et
une reine... ”*



*Le Tribunal
de Grande Instance,
ou Palais de Justice.*

*Photo : Y. CHOURAQUI
Archives municipales.*



et d'attiser mon impatience par les descriptions merveilleuses de tout ce qui nous attendait. A un moment, il me montra un panneau, et me fit déchiffrer : "PALAIS". Mon cœur battait. Je rattrapais ma mère, et, n'y tenant plus, lui demandai, c'est encore loin le palais ? Le palais, tiens qui t'a parlé du palais ? J'ai senti qu'elle était déçue, c'est normal, elle tenait tant à me faire une surprise. Alors, étendant le bras, elle me montra une masse monstrueuse qui s'élevait vers le ciel, tandis que mon frère partait d'un grand éclat de rire et que le désespoir, et la rage d'avoir été bernée me tordaient le cœur.

Mais nous arrivions en vue du lac. Mon frère se mit à courir en poussant des cris de joie mais moi je m'arrêtai net, figée, paralysée, pétrifiée, clouée sur place, comme si la déception m'avait transformée en statue. Cela ne dura guère. L'instant d'après, je n'étais plus qu'un petit corps secoué de pleurs,



hoquetant, sanglotant, ruisselant de larmes. J'avais l'impression qu'il y avait un " avant " composé d'une succession d'instantanés heureux, et un " maintenant " fait de désillusions qui ouvrait sur un avenir où tout ce qui avait constitué mon bonheur était irrémédiablement perdu. Ce fut l'année la plus noire de mon existence. A l'école je n'avais pas d'amie. On m'appelait " serpent à lunettes ", et les enfants, qui étaient tous plus vieux et plus grands que moi, eurent vite fait de m'apprendre que le Père Noël n'existait pas et que la petite souris qui avait déposé une pièce sous mon oreiller quand j'avais perdu ma première dent de lait était une invention pure et simple. A la maison, ma mère ne s'occupait de moi que pour me faire lire chaque soir après la classe. Le reste du temps, elle le passait à pouponner. La félicité dans laquelle je vivais s'était brisée parce qu'on avait déménagé, parce que mon école avait changé, parce que chez nous un bébé était né. J'ignorais alors que c'était mon enfance qui me quittait mais, comme un reptile après la mue, j'eus bientôt une nouvelle peau. Dix années ont passé. Je me suis adaptée. Je me suis habituée. Pour tout dire, je me suis même attachée à Créteil et à mon quartier et pour rien au monde je ne voudrais déménager. Je ne rêve plus de carrosses, de falbalas, de palais ou de princesses, mais j'ai quinze ans, et j'attends le prince charmant.

*« J'ignorais alors
que c'était
mon enfance
qui me quittait... »*

Nouvelle d'Elishéva MARCIANO



Histoire imaginaire des rues de Créteil

Le moine sortit de l'Abbaye bordée de Haies pour se rendre à l'Université. Traversant le Mont-Mesly tout serré de Bleuets sous les Tilleuls, il longea les Tuileries et le Colombier avant d'atteindre le village des Bordières. De là, il gravit péniblement le Montaigut pour vérifier si la Source qui descendait vers les Sablières n'était pas tarie. Il joua un moment avec l'Echat sous le vieil Orme aux Chats et par le chemin du Halage atteignit le Port où se mirait le Palais construit sur les Coteaux du Sud.

Madame MOREL

Rue de la Plumerette :

Rue des artisans de la plume :

plumes de faisans pour le chapeau du chasseur,
plumes d'oies pour éventails et autres aigrettes,
pour le chapeau de luxe plumes d'autruches blanches,
noires et même de couleur pour " mon truc en plumes " de Zizi Jeanmaire.

Madame RAZGALLAH

Rue du Porte Dîner :

Evocation du temps des petits métiers avec le porteur d'eau,
le porte dîner livrait les repas aux bourgeois.

Madame POPOLI



Rue de la Plumerette :

Au printemps, cette rue était envahie de jeunes adolescents qui, une plume à la main, taquinaient en passant, les jeunes villageoises. C'était une façon de déclarer leur flamme et d'indiquer leur préférence en leur frottant le bout du nez.

Madame CORBIN

Kennedy, après ses études à l'Université, a été élu chef du Palais des Tuileries. Il passa son enfance au Village des Coteaux du Sud. Il rencontra sa femme dite la " Plumerette " à la Lévière. Après quelques années passées dans la Haye aux Moines, il reçut sa Croix des Mèches. Ils se marièrent à l'Abbaye du Mont-Mesly. Tous les Sarrazins de la Côte d'Or y assistèrent. Le baptême de leurs enfants se fit aux Sablières, derrière les Bleuets. Ils partirent en vacances à la Source, puis au port de l'Orme aux Chats. Après son assassinat aux Tilleuls, les funérailles eurent lieu au Colombier près du Village de l'Echat. Sa femme continue son action aux Bordières où elle tient sa résidence des Emouleuses. Ses enfants font leurs études aux Motteaux, grande fac de la Habette, petite ville.

Maintenant, il y a du Halage, ainsi va la vie !

" Dalida "

Ces extraits de textes sont issus des ateliers d'écriture du groupe troisième âge animés par Yves JAVALT, de la Compagnie Porte-Lune (Théâtre des Coteaux du Sud).

Cette trame lui a permis de monter le spectacle " une cité de papier " interprété le 16 octobre dernier à l'occasion des manifestations de " Lire en fête ".

Les ateliers d'écriture poursuivent leur travail pour aboutir, au printemps prochain, à un spectacle théâtral inter-génération : " Deux mille-feuilles s'il vous plaît ".



Rimes de nuit



1973 : " Les choux
en construction "

Photo :
fonds LOCURATOLO
Archives municipales.

Près de l'autoroute, le lac,
non loin de la ZAC.
Vers le boulevard bavard
des heures pointues,
chercher la Marne.
La sortie du métro,
rétro mais pas trop.
Banlieue bleue
de la tombée de la nuit,
Banlieue-blues
lorsqu'on cherche sa route.
Ville aux milles feux ;
au passé chassé, cassé,
des usines chagrines.

Entre deux guinguettes
des pêcheurs râleurs
guettent les bluettes du samedi soir ;
mélange de bonheur enchanteur et de chaleur
dans l'étrange ferveur de la nuit
où l'autre n'est jamais vraiment loin...
Et les HLM, là-bas, balcons en coquille et cages à foule.
Page urbaine de rivage, partage, voyage, boulevard.
Mais où sont donc les bocages ?

Madeleine CHAVY



Ce poème a été écrit dans la chaude ambiance de la nuit de l'écriture. Près d'une centaine de passionnés du stylo se sont retrouvés, groupés par table, à la salle Cocteau. L'écrivain-animateur, Alain BELLET, la mine réjouie derrière sa moustache, lançait d'abord quelques " jeux-apéritif " pour s'échauffer. Puis, de mots en mots, de table en table, par association d'idées, sont apparus des personnages peu communs : " Shéhérazade " l'infirmière de nuit de l'hôpital Mondor, qui tient ses malades en haleine avec ses contes, " Bob ", le chanteur de reggae, le walkman sur les oreilles, qui rêve de devenir célèbre, " Count zéro zéro ", l'éditeur Internet, qui a perdu la notion du temps, " Marga ", la femme du marinier, qui prépare des moules dans sa péniche sur la Marne. Ajoutez à cela un accident de vélo au Mont-Mesly, un spationaute à la dérive dans le vieux Créteil, un trafic de bibles volées dans l'Île des Peupliers, et une rotative infernale dans une imprimerie. Il fallait bien la nuit pour écrire toute l'histoire. Vers trois heures du matin, épuisés mais ravis, les " écrivains de la nuit " ont rendu leur copie à Alain BELLET qui avait animé et soutenu leur travail. A lui de jouer pour la mise en forme finale de ce roman délirant et mystérieux au cœur de Créteil, dont vous retrouverez des extraits dans les prochains numéros de cette publication.

Retrouvez des extraits du roman « Shéhérazade, ou les mille et une nuits d'Henri Mondor » dans les prochains numéros de cette publication.



Le rire, c'est ce qui rend

Je me souviens de ma naissance en Algérie...
Mes parents affirment que je suis né en France,
mais ce sont les mots dans ma tête qui restent algériens...
Mon enfance, je la considère comme la plus belle de toutes
car je riais toujours malgré la pluie.
Je riais sous la pluie et le rire,
c'est ce qui rend les gosses heureux.
Ce rire, le terrain de jeu m'a permis de le cultiver...
Je le semais, mon rire, dans le bac à sable
et il poussait comme une fleur...
J'étais sur mon terrain, mon terrain de jeu.
Entre quatre immeubles. Quatre remparts.
Une barrière naturelle. Je risquais rien sur ce terrain.
On ne pouvait pas m'envahir.

Bachir

Je suis né dans le pays aux deux cents langues...
Au Mali, on parle plus de deux cents dialectes
mais j'ai quitté ce pays pour la France.
Mon enfance en France,
je m'en rappelle presque par cœur.
Je suis orphelin de père, masculin de sexe,
malin de tête et pas du tout bête.

Pandry



les gosses heureux

Je suis né à Créteil.
De sexe masculin. Originaire du Mali.
Mon enfance rime avec délinquance.
J'ai grandi avec des amis qui sont toujours mes amis.
Mon passé est un peu flou,
je me souviens seulement des bons moments.
Dans la neige ou sous la pluie,
ce n'étaient pas les amusements qui manquaient.
Et toujours autour d'un ballon de foot,
cette passion que je partageais avec mes amis.
Des amis qui étaient comme des frères.

Créteil, la ville où je suis né...
Et où je voudrais aussi que mon âme s'éteigne...
J'ai eu une très belle enfance,
bien entouré par mes parents et mes amis...
De vrais amis.
Pas des amis à double face qui sont gentils devant vous
et qui, une fois le dos tourné, ça parle...
Je parle des amis dont l'amitié s'est forgée depuis l'adolescence.
Dans la vie, j'ai eu droit au meilleur et au pire.
Mais comme on dit, " après la pluie vient le beau temps "
et donc je vis au jour le jour.

Djedey

*L'écrivain
Daniel Meynard
a animé
des ateliers d'écriture
en collaboration
avec des jeunes lecteurs
de Bibleuets.
De ce travail ont surgi
des textes étonnants,
lucides, sensibles,
où se mêlent détresse,
souvenirs d'enfance,
appétit de vivre,
et un grand sens
de l'amitié.*

Mamadbou.



Le poète habitait alors
à Créteil, 4 villa Sébastien.

Le poème porte
l'annotation manuscrite
suivante :
tout le quartier rasé
par la route
à grande circulation.

Né à Paris en 1907,
Louis GUILLAUME passe
sa petite enfance dans
l'île bretonne de Bréhat.

A partir de 1914,
il poursuit
sa scolarité à Créteil,
puis y obtient
son premier poste
d'instituteur en 1926.

Il y enseignera
jusqu'en 1942.
Son premier recueil
" Sônes d'Armor "
est publié en 1928.

L'univers de Max JACOB,
les œuvres d'Albert BEGUIN
et de Gaston BACHELARD
marquent son évolution
poétique.

Retraité de l'enseignement
en 1962, il s'installe
à Biarritz et se consacre
pleinement à son œuvre.
Il accueille de nombreux
amis, particulièrement
des jeunes.

Il décède en 1971,
laissant une cinquantaine
d'ouvrages dont
la notoriété va croissant.



Louis GUILLAUME à sa fenêtre
(Créteil, 4 villa Sébastien).
Bois gravé réalisé par
son ami Jean LUGNIER.

Un rouleau géant passe
Broyant le quartier :
Route à grande circulation
A travers les gratte-ciel.
De fenêtre à fenêtre des bruits
Déments tissent leur toile.
Chassé croisé des caravelles
De frontière à frontière.
Une bouture oubliée
Dans un pot d'argile rouge
Est restée en arrière.

Louis GUILLAUME.

Edition " L'arbre à paroles "

Maison de la Poésie d'AMAY (Belgique)

Publié avec l'aimable autorisation de l'éditeur.



Quand j'ai une heure à tuer...

Quand j'ai une heure, nous partons, main dans la main avec mon petit garçon. Nous allons faire un tour au lac de Créteil, admirer les foulques et les cygnes. Des enfants se promènent et jouent sans arrêt. Des coureurs trottent à perdre haleine, contrôlant leur souffle. Quant aux divers chiens, ils se contentent de regarder tout ce petit monde d'un air envieux, tant ils sont tributaires de leur laisse. Le long de l'eau, des roseaux étalent leur tige souple au milieu desquels se nichent des foulques et leurs petits. Les passants les regardent, émerveillés de voir la nature s'éveiller comme en pleine campagne. Ils appellent leurs enfants, montrent les canetons fraîchement nés. Des cris de surprise fusent sans déranger les oiseaux.

En marchant bien, nous arrivons de l'autre côté. Des nénuphars sont éclos à l'abri des roseaux, faisant une petite mare. Bientôt nous nous amusons à sauter à cloche-pied, de pierre en pierre. Nous passons inaperçus derrière les herbes géantes, on se croirait perdus au bout du monde. En pleine ville, mon fils, petit citadin, découvre la nature. Il a compris l'essentiel.

Marie-Thérèse PLUMET

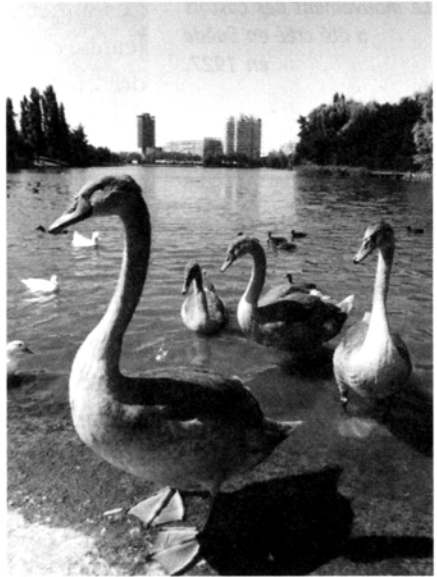


Photo : Vivre Ensemble.

Nous avons reçu ce charmant témoignage d'une promeneuse cristolienne qui a joué le jeu, sur le thème : Quand j'ai une heure à tuer...



Jeanne et Roger Bailly, Castors à Créteil

*Le mouvement des castors
a été créé en Suède
en 1927.*

Les années ont passé, mais leur enthousiasme est intact. Jeanne et Roger BAILLY faisaient partie, dans les années 50, de toutes ces personnes en quête d'un logement. Roger a entendu parler du " mouvement des Castors " qui propose aux gens de s'associer, en constituant de petites sociétés pour construire eux-mêmes leurs maisons. Il se renseigne auprès des " Castors de la Seine " qui lui indiquent un groupe en cours de formation à Créteil. Deux sociétés vont s'y créer : " Notre Maison " va construire, à partir de 1955, 18 pavillons entre la rue Lacharrière et le chemin des Fontenelles, créant ainsi la rue des Fontenelles et " Notre avenir ", de son côté, va permettre la réalisation de pavillons autour du rond point qui prendra ce nom. L'appartement de Roger sera au n° 4 de la rue du Muguet. Les " Castors ", qui ont par ailleurs un emploi, travaillent ensemble tous les soirs et les fins de semaine, sous la conduite d'un chef de chantier. Ils fabriquent eux-mêmes leurs parpaings. Seuls les hommes travaillent à la construction (" sans les femmes, tout allait bien " dit Roger, le sourire malicieux).

La télévision évoque le problème du logement, et Pierre TCHERNIA rend visite au groupe de Créteil, en 1957. " Télévision Magasine " y consacre un reportage. On entend même, au cours d'un épisode des " Cinq dernières minutes ", le suspect déclarer qu'au moment du crime, il assistait à l'Assemblée Générale des Castors de Créteil.

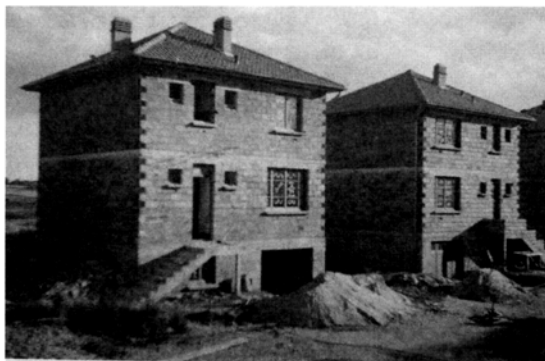




*Photos prêtées
par Mme et M. BAILLY.*

Le chantier se termine. Les BAILLY emménagent. L'eau, le gaz et l'électricité n'arriveront que quelques mois plus tard. En attendant, on cuisine sur un réchaud de camping. Jeanne se souvient de ce midi du 6 novembre 1958 où, tombée en panne de gaz en pleine cuisson de lentilles, elle est partie sur son vélo chercher une recharge qu'elle n'a pas réussi à se procurer. Une immense foule bloquait les rues du Vieux Créteil, pour l'enterrement du Docteur Paul CASALIS, très estimé par la population. (Paul CASALIS fut maire de Créteil de 1945 à 1953). En 1962, la famille s'est agrandie, le logement Castor est trop petit. Les BAILLY emménagent dans un grand ensemble, avenue Georges Duhamel, au Mont-Mesly. Autour d'eux, beaucoup d'autres familles nombreuses arrivent aussi. On s'entraide. On part à plusieurs acheter de la viande et du poisson en gros aux halles de Paris. Au retour, pour les partager, on les débite dans les caves. En 1964, est créée l'association " Mardi-Loisirs ". Comme beaucoup de mères au foyer, Jeanne apprécie les activités proposées par cette





association : débats, conférences, qui se terminent à l'heure d'aller chercher les enfants à l'école. Elle rencontre Mademoiselle Savignat, venue faire une conférence sur le handicap, et qui sollicite les bonnes volontés pour la création d'un groupe " Amitiés " au sein de l'Association des Paralysés de France. Jeanne se porte volontaire

et l'animera pendant 34 ans. Elle se souvient aussi de l'effervescence des débats en mai 68, d'une conférence du M.L.F. (Mouvement de Libération des Femmes)... Revenus aujourd'hui dans une autre maison Castor, rue des Fontenelles, Roger et Jeanne ont toujours le sens de l'accueil et de la solidarité. D'ailleurs, s'il n'y a plus guère de groupes Castors, " l'esprit Castor " est resté, et de nombreux enfants ont repris la maison construite par leurs parents.



Créteil et le cinéma : une longue histoire

Le 26 juin 1999, la MJC du Mont-Mesly / Cinéma La Lucarne organisait une rencontre-débat intitulée “ du zoom 16 aux Cinémas du Palais ”. La plupart des animateurs œuvrant à cette époque, ainsi que ceux qui ont pris la relève, étaient présents pour témoigner de la richesse des rapports de Créteil avec le cinéma depuis les années 60. Plusieurs ciné-clubs ont existé sur la ville (au centre social Albert Doyen, à la salle Jean Cocteau, au lycée Saint-Exupéry, à la salle Duhamel, à la MJC Village et à la MPT de la Haye-aux-Moines, aux Bleuets, ainsi que dans le Mont-Mesly (le dénommé “ Zoom 16 ”). Puis la Maison des Arts, en préfiguration, a ouvert une section Cinéma. Des projections avaient lieu au “ Gémini ”, une salle de cinéma située rue Monfray, anciennement appelée “ Le Star ”, et qui s’est également appelée “ Le Courteline ”. Les prochains numéros de cette publication retraceront une histoire riche dont Créteil peut être fière : des années 20, avec le cinéma “ Le Régina ” rue du Général Leclerc, jusqu’à la création des Cinémas du Palais, en passant par l’ouverture du cinéma La Lucarne, le lancement du Manifeste pour un cinéma auquel les enfants ont droit, et l’arrivée à Créteil du Festival International de Films de Femmes.



Pour le prochain numéro de Créteil se raconte, nous vous proposons les deux phrases suivantes pour écrire vos histoires :

- Le premier film que j'ai vu...
- Le jour de la fête, j'aime bien...

A vos plumes, et n'oubliez pas d'adresser vos textes à la rédaction de Créteil se raconte

avant le 30 juin

Adresse :

« CRÉTEIL SE RACONTE »

Bibliothèque Municipale
22, rue de Mesly 94000 • CRETEIL
Téléphone : 01 42 07 52 52
e-mail : creteil-se-raconte@wanadoo.fr

CRÉTEIL



SE RACONTE

Réalisation :

Bibliothèque Municipale
et Direction de la Culture

Rédaction :

Christiane BELERT
Ginette PINOCHET
Elisabeth ROZELOT

Dactylographie :

Michèle MOSKAL

Mise en page et Impression :

 Imprimerie Municipale



“ MÉMOIRE EN FÊTE ! ”

Les 26, 27 ET 28 Mai,

• VENDREDI 26 MAI

18h00 **Ouverture de la fête en musique avec “ La bande sonore ”.**

Vernissage des expositions :

“ **Les Gens du Village** ” photos de Jean-Pierre Cardin,

“ **Fragile** ” installation vidéo de Catie de Balmann,

“ **La mémoire en douce** ” photos de Djamel Fares.

Remise des prix du concours de récits autobiographiques

21h00 **DIKES** en concert.

• SAMEDI 27 MAI

14h00 “ **les dits du Palais** ” spectacle écrit par les jeunes du Palais,
avec la complicité de Hamed Bouzzine et Ali Mergache

16h00 “ **Parcours** ” Vidéo -théâtre par l'atelier théâtre de BibliBleuets

17h00 **La parade des Padox : « défilé de modes »**,
avec la Compagnie Houdart et les habitants du Mont-Mesly

19h00 “ **Elles se racontent** ”, danse contemporaine
(ateliers danse du Mont-Mesly, chorégraphie Selin Dundar)

20h30 “ **Deux mille-feuilles, s'il vous plaît** ”, théâtre
(Compagnie Porte-Lune, Théâtre des Coteaux du Sud,
les ateliers des Clubs 3^{ème} âge, mise en scène : Yves Javault).

• DIMANCHE 28 MAI

15h30 **Ouverture des expositions**

16h00 “ **Bulles de mémoire** ”, théâtre-loterie
(Compagnie Porte-Lune, Théâtre des Coteaux du Sud, Clubs du 3^{ème} âge).

17h00 “ **Les quatre vies de Madame B.** ”, théâtre
(texte d'Evane Hanska, mise en scène de Marie Duplex
et Didier Moine, avec les ateliers théâtre de la MJC du Mont-Mesly)

